



Vol. V. — No. 40.

MONTREAL, JEUDI, 1^{ER} OCTOBRE 1874

ABONNEMENT, D'AVANCE \$3.00
 PRIX DU NUMÉRO, 7 CENTES.

EN FUMANT

J'ai sous les yeux un joli recueil de poésies françaises, publié à Londres, en 1867. Ce livre contient des chansons, des épigrammes, etc., etc., le tout bien choisi et emprunté à bons auteurs. J'en fais quelques extraits.

Voici une épitaphe composée en 1642 par Benserade, pour le cardinal de Richelieu.

Cy-gist, oui, gist, par la mort-bleu !
 Le Cardinal de Richelieu,
 Et ce qui cause mon ennui,
 Ma pension avecque lui.

A l'audience :

Huissier, qu'on fasse silence,
 Dit, en tenant audience,
 Un président de Baugé ;
 C'est un bruit à tête fendre ;
 Nous avons déjà jugé
 Dix causes sans les entendre.

Je ne sais si mes aimables lectrices connaissent la jolie chanson de Lamotte, les *Raretés*. Citons-en quelques couplets.

On dit qu'il arrive ici
 Grande compagnie,
 Qui vaut mieux que celle-ci,
 Et bien mieux choisie.
 Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
 Va-t-en voir s'ils viennent.

Un magistrat curieux
 De Jurisprudence
 Et qui devant deux beaux yeux
 Tient bien la balance.
 Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
 Va-t-en voir s'ils viennent.

Une femme et son époux
 Couple bien fidèle ;
 Elle le préfère à tous,
 Et lui n'aime qu'elle.
 Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
 Va-t-en voir s'ils viennent.

Un avocat dégoûté
 Du bon jus d'Octobre ;
 Une poète sans vanité,
 Un musicien sobre.
 Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
 Va-t-en voir s'ils viennent.

Une femme que le temps
 A presque flétrie,
 Qui voit des appas naissants
 Sans aucune envie.
 Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
 Va-t-en voir s'ils viennent.

Un médecin, sans grands mots
 D'un savoir extrême,
 Qui n'envoie point aux eaux,
 Et guérit lui-même.
 Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
 Va-t-en voir s'ils viennent.

Bouquet de pensées :

- L'amour est la seule chose qui puisse remplir l'éternité.
- La générosité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos.
- Il y a une chose que Dieu ne peut changer, c'est "hier."
- La prière n'a pas été inventée, elle est venue avec le premier soupir, avec la première joie, avec la première douleur du cœur humain.

Je finis par une épitaphe que je désirerais voir inscrite sur mon tombeau :

Ci-git le nommé Pedille,
 Qui toujours mourant de grosseur,
 Et malgré sa grande vigueur,
 Clopinant avec sa béquille,
 A vécu dans quatre-vingt-deux.....
 C'est bien aller pour un boiteux.

COURTE HEUS.

L'AVARE AU 19^{ÈME} SIECLE

Transportons-nous dans le nord de la plantureuse Belgique, dont les champs ressemblent à des jardins, tant la culture y est parfaite ; point de terrains vagues, point d'espaces inoccupés, la terre est petite et les bouches nombreuses, partout le travail a laissé son empreinte ; point de montagnes rompant la monotonie des plaines, bien peu d'arbres pour dessiner leurs contours ; la fois la lourde voile d'un chaland traversant l'horizon, semble voguer en pleine terre, les digues cachant à la vue les rivières et les canaux ; un ciel souvent gris, des nuages courant bas, des fermes bien encloses, où tout a sa place, où tout brille de cette propreté flamande qui ne connaît ni la poussière ni la rouille ; à demi cachés dans l'herbe épaisse, des bestiaux bien nourris, et une population grave et sérieuse, dont la physionomie reflète la froide monotonie d'un calme que rien ne saurait trouver ; voilà la province d'Anvers.

Anvers, cette ville qui plus qu'aucune autre au monde a souffert des maux de la guerre, tant de fois assiégée, tant de fois reprise ; si pleine de souvenirs historiques, si espagnole encore dans ses constructions, dans ses madones au coin des rues et leurs lampes toujours allumées, si riche en monuments, si justement fière de son école de peinture, dont le chef Rubens prend rang après les maîtres de l'école italienne et qui transporta sur les rives brumeuses de l'Escaut le coloris si vif des peintres vénitiens ; si profondément empreinte dans ses mœurs des traditions du passé et pourtant si vivante de l'activité des nations que le commerce et l'industrie enrichissent.

En 1847, la maladie des pommes de terre n'avait pas seulement affligé l'Irlande, elle s'était étendue sur la Belgique et les pauvres tisserands des Flandres, qui tirent du petit champ attaché à leurs chaumières le surplus de bien-être que le travail si peu payé de leurs bras leur refuse, virent leurs espérances déçues ; les toiles ne se vendaient plus, les métiers cessaient de battre et la disette et la misère vinrent s'asseoir à leurs foyers.

Beaucoup d'entr'eux traversèrent l'Escaut et demandèrent à la riche ville de commerce le pain qui leur manquait. La charité est grande à Anvers, comme partout où la foi règne encore ; qui donne aux pauvres prête à Dieu. Les entrepôts s'ouvrirent, les secours sous toutes les formes s'organisèrent et si la déresse était considérable, la charité ne le fut pas moins. Mais la faim est mauvaise conseillère, quelques vols furent commis, le long des quais quelques marchandises furent enlevées et l'on dut former une police de nuit pour protéger les magasins contigus à la demeure de chaque grand négociant.

Deux hommes à la figure honnête, ouvriers du port, se présentèrent, dans une des rues qui avoisinent la Bourse, au bureau d'un vieux négociant dont les magasins à quatre étages contenaient le chargement de bien des navires. Ce bureau, situé au fond d'une cour étroite et humide, voyait chaque jour se transiger de colossales affaires ; le mobilier tout couvert de papiers et d'échantillons de denrées de toutes sortes, était,

malgré sa vétusté, de bonne apparence ; les registres, rangés sur des tablettes tout autour des murs, montraient par les dates, sur leur dos de parchemin jauni que, longtemps avant la révolution française, la maison de commerce Cornelia Van Wydeghem avait commencé les affaires ; un vieux coffre-fort tout rouillé, mais à serrures compliquées et solides, à demi caché dans le coin le plus obscur, semblait, par sa porte entrouverte, indiquer qu'il était beaucoup plus facile à l'argent d'y entrer que d'en sortir ; tout, en un mot, jusqu'à l'air épais et lourd qu'on respirait laissait dans l'esprit cette impression que l'unique passion qui pouvait vivre dans cette maison était celle de l'argent. Un vieux commis introduisit les deux ouvriers dans le cabinet de son chef.

M. Van Wydeghem était un vieillard de soixante-et-dix ans, petit, maigre, au teint jaunâtre, d'une figure intelligente et vers laquelle on se serait senti attiré si ses yeux, profond ment enfoncés dans l'orbite et surmontés d'épais sourcils, n'eussent pas, par la ténacité du regard, démontré qu'il s'efforçait de lire la pensée de ses interlocuteurs, sans attacher la moindre importance à leurs paroles qui, dans son esprit, ne servaient qu'à dissimuler la vérité ; ou bien encore, si ses lèvres minces et sèches et son menton ferme et osseux n'eussent pleinement indiqué que faire appel en lui aux sentiments généreux serait pure folie ; c'était un homme parfaitement armé pour les affaires, froid, méthodique, sachant défendre son bien, fort honorable du reste et dont la signature à Amsterdam ou à Londres valait son pesant d'or.

Après force salutations un peu gauches, après avoir roulé son chapeau dans ses mains, l'un des ouvriers fit connaître l'objet de leur visite.

— Vous savez, M. Van Wydeghem que les négociants du quartier se sont décidés à avoir des gardes de nuit pour prévenir les vols ; la liste de souscription a déjà de nombreuses signatures, et étant choisis pour garder le voisinage, nous venons vous demander d'y ajouter la vôtre.

— C'est une bonne idée, mes amis, que j'approuve entièrement, on ne pouvait mieux faire, et vous êtes d'honnêtes gens ?

— Vous en pourrez juger, Monsieur, par les certificats que nous vous soumettons.

— Allons, je suis satisfait, vous êtes d'honnêtes gens et nos propriétés seront en bonnes mains, car, mes amis, dans mes magasins, il y a bien des richesses ; j'ai quelques milliers de sacs de riz Patna, qui, grâce à la disette, me donneront un beau profit ; j'attendrai néanmoins pour les vendre, qu'elle soit plus accentuée. La partie de surons d'indigo de Calcutta rendra bien aussi, la qualité en est rare sur place ; mes cafés Java, mes sucres de Manille, mes étains Banca et le reste, tout cela fait un chiffre considérable et en voir la garde confiée à des mains honnêtes me sourit fort.

— Alors, Monsieur, nous pouvons compter sur votre signature ?

— Mais, de combien est le salaire que vous demandez, pour une vigilance de tous les instants, vous en comprenez l'importance ?

— Nous recevons, mon camarade et moi, cinq cents par nuit de chaque magasin que nous gardons.

— Cinq cents par nuit, deux cents et demi chacun, c'est si je ne me trompe par année l'intérêt d'une somme de trois cent trois florins de Hollande et vingt-et-un cents. N'est-ce pas un peu cher ? Je me rappelle le temps où un cent et demi par homme eût été considéré bien suffisant. Mais le luxe et l'esprit de dépense ont gâté toutes les classes. Enfin — mon voisin de gauche, M. Van Cuyp a-t-il signé ?

— Certainement, Monsieur, voici sa signature.

— Et ma voisine à droite, cette excellente veuve, Madame Meulenaer a probablement fait comme lui ?

— Oui, Monsieur, Madame Meulenaer a son nom sur la liste.

— C'est très-bien, je suis pleinement satisfait, voilà une entreprise dont j'attends grand succès. Reprenez vos papiers, car je ne signerai pas.

L'étonnement que cette réponse causait aux deux gardiens se peignit sur leurs visages.

— C'est bien simple, mes amis, reprit M. Van Wydeghem, pour veiller la maison de mon voisin à gauche et celle de Madame Meulenaer à ma droite, vous êtes obligés de passer devant la mienne ; or, vous êtes d'honnêtes gens, vos certificats le prouvent et je suis bien sûr que si vous voyiez un voleur s'attaquer à ma porte, vous défendriez ma propriété ; me contant à votre honnêteté, il est inutile que je signe.

Et il ne signa pas.

LOUIS RICHER.